

**Jean-Marie Martin**

**LA PRIÈRE**  
**En saint JEAN**

**Saint-Bernard de Montparnasse**  
**Paris, Octobre 2002 – Juin 2003**

## Présentation du fichier

Jean-Marie Martin, chercheur en théologie et philosophie, a exercé jusqu'en 1993 à l'Institut Catholique de Paris comme enseignant et directeur de département. Parmi ses activités de retraites, il poursuit ses travaux sur les textes de saint Jean, saint Paul et des premiers gnostiques chrétiens<sup>1</sup>.

Avec son accord, le blog La christité a été créé.

Les rencontres qu'il a animées à Saint-Bernard de Montparnasse un mercredi tous les quinze jours au cours de l'année 2002-2003 ont eu pour le thème "La prière selon saint Jean". Les transcriptions des séances ont été mises sur le blog entre le 13 octobre 2013 et le 31 janvier 2014. Elles reprenaient la première transcription de ces soirées qui avait été faite par Pierre Gandouly, Yvon Le Mince, Colette Netzer, Jeanne-Marie Parly et Laurence Petit il y a une dizaine d'années. Avant d'être mis sur le blog nous avons repris chaque rencontre et ajouté des passages qui n'avaient pas été transcrit auparavant.

Le présent fichier a été réalisé pour être mis sur le blog. Il reprend la totalité des rencontres. La mise en page a été faite dans l'optique d'un tirage sur papier en recto verso qui permettrait d'avoir un polycopié, il y a une petite reliure de prévu. Certaines modifications ont donc été apportées aux transcriptions qui figurent déjà sur le blog pour chaque rencontre.

Nous ne répétons pas ici ce qui figure dans d'autres messages du blog, en particulier le message de mise en garde qui figure dans la rubrique informations-présentation.

Bonne lecture.

Christiane Marmèche et Colette Netzer

---

<sup>1</sup> Voir le message du blog : [Qui est Jean-Marie MARTIN ?](#)

## Table des matières

<b>1<sup>ère</sup> rencontre : Recherche d'une ligne directrice.</b>	<b>9</b>
La chose à penser c'est que nous ne prions pas encore.	9
Qu'en est-il du statut de la prière dans notre monde ?	9
Refonder plus originellement la signification de cette posture.	10
Nos questions sur la prière.	10
La relation à Dieu et la relation aux autres hommes.	11
La prière est-ce une parole, une écoute ? Qui prie ?	11
Jésus : une voix parmi les voix ; une voie parmi les voies ?	12
Prière : parole ou gémissements ineffables ?	12
Retour réflexif sur notre façon de procéder.	12
D'où allons-nous parler ?	13
Quel type de langage utiliser ?	13
Comment parlent ceux qui réfléchissent sur la prière, sur le religieux ?	13
<b>2<sup>ème</sup> rencontre : Deux exercices étonnants.</b>	<b>15</b>
Premier exercice : une phrase sur la prière.	15
« La prière, c'est un oiseau. »	15
Une définition classique de la prière.	17
Le Christ est essentiellement prière.	18
Le thème de la colombe.	19
Conclusion du premier exercice.	19
Deuxième exercice : un usage du mot prière.	20
Prière et sentiment de prière.	21
La question du lieu-source.	22
La donation du pneuma est en tout homme.	23
Notre parcours à venir. La liberté de l'Esprit.	23
<b>3<sup>ème</sup> rencontre : Jn 17, 1-5 : la prière de Jésus.</b>	<b>25</b>
1) Verset 1a : « Jésus, levant les yeux vers le ciel, dit : "Père" »	26
a) Le trajet qu'est la prière de Jésus.	26
b) L'expression "lever les yeux" est 4 fois dans l'évangile de Jean.	27
2) Verset 1b : « Père, l'heure est venue, glorifie ton Fils. »	29
a) L'heure.	29
b) La glorification du Fils.	29
c) La glorification du Nom.	29
3) « La parole précède l'homme » : la lecture des Valentiniens.	29
a) Le thème du Nom. L'homme véritable c'est le Fils un.	29
b) La table des dénominations des Valentiniens.	30
c) L'intervention de Christos / Pneuma dans le récit gnostique.	31
d) L'eucharistie christique précède notre propre eucharistie.	31
e) L'espace préexistant de louange ouvert par le Sanctus.	31
4) Lecture des versets 1c – 4.	32
Entendre le non-dit.	33

5) Verset 5.	33
Conclusion.	34
Projet pour la suite des rencontres.	34
<b>4<sup>ème</sup> rencontre : Jn 14, 1-14. Le chemin qui va du trouble à la prière.</b>	<b>35</b>
Le thème de la prière dans les versets 13-14.	35
1) Verset 1 : Le trouble.	35
2) Verset 2-3 : La question du lieu.	36
Verset 2a : « La maison de mon Père »	36
Verset 2b : Jésus prépare un lieu.	36
Verset 3.	37
3) Versets 4-5 : La question du chemin.	37
4) Verset 6 : « Je suis le chemin, la vérité, la vie. »	39
Le Cantique des cantiques, le Nom des noms, le "Je" des "je".	39
Chemin, vérité.	40
L'espace du texte.	40
Il est "le" chemin vers le Père et pas "un" chemin.	41
5) Versets 7-11 : Voir le Fils c'est voir le Père.	41
6) Verset 12 : Le "Je" de résurrection.	42
Retour sur le fait que la prière nous précède	43
7) Versets 13-14 : le thème de la prière.	43
La suite de Jn 16 : le motif des v. 15-16, l'écriture musicale des ch. 14-17.	44
<b>5<sup>ème</sup> rencontre : Jn 14, 15-16 : La prière, une des quatre formes de la Présence.</b>	<b>45</b>
Le chemin qui va du trouble à la prière.	45
I – Entendre la Parole.	45
Les versets 15-16 répondent à la question de la présence spirituelle.	45
Apprendre à lire saint Jean, apprendre à entendre.	46
La parole dévoile ce que j'avais à entendre, ce que j'avais à dire.	46
Entendre les mots de Jean à partir de Jean.	47
Cette parole est parole de Dieu.	47
II – Les versets 15-16.	48
1) Le 1 <sup>er</sup> stique : « Si vous m'aimez, vous garderez mes dispositions. »	48
a) Premier principe tiré de la structure de la poétique sémitique.	49
b) Deuxième principe : les mots signifient par leur aspect sémantique.	49
c) Seul importe <i>agapan</i> (aimer) ; aimer c'est garder la parole.	50
2) Le 2 <sup>nd</sup> stique : « Je prierai le Père et il vous enverra un autre paraclet ».	52
a) Les deux parties de ce 2 <sup>ème</sup> stique sont le même.	52
b) La prière comme un des noms de la présence.	52
c) La présence du pneuma c'est la présence du Christ ressuscité.	53
Conclusion.	54

<b>6<sup>ème</sup> rencontre : Le rapport du Christ et de l'humanité.</b>	<b>55</b>
« Il n'y a que Dieu qui parle à Dieu. »	55
« On est prié. »	56
Le rapport entre la prière du Christ et la prière de l'humanité.	57
Le micron de différence entre la garde de la parole et l'agapè.	58
Le texte de Jn 16, 16-28.	59
Le rapport du Christ et de l'humanité.	60
Que veut dire homme, quel rapport entre homme et Christ ?	61
<b>7<sup>ème</sup> rencontre : Jn 16, 16-28 : approche du texte.</b>	<b>63</b>
Introduction.	63
Tourné vers "plus grand".	63
L'Évangile n'est pas lié à une dénomination.	63
Le thème de la prière (la demande dans le Nom) en Jn 16, 23-24.	64
Jn 16, 16-28 : le chemin qui va vers la prière.	64
Lecture du texte.	64
Aller vers le Père et venir vers le monde : un micron de différence.	65
La place de Jn 16, 16-23 dans les chapitres 14 à 17.	66
Jn 16, 16 : Question de regard. Qu'en est-il de voir ?	67
La question de la nomination. Qu'est-ce qu'entendre "la" voix ?	68
S'entendre ?	70
<b>8<sup>ème</sup> rencontre : Jn 14-16 : tonalité. Jn 16, 16-21 : tristesse et joie...</b>	<b>71</b>
I – La tonalité des chapitres 14 à 17.	72
Le sentiment d'absence.	72
La peur (ou le trouble) des 1ères communautés. Nos propres peurs.	72
Le propre de l'âge christique.	73
La joie (ou la paix).	74
II – Jn 16, 16-21 : De l'énigme à la prière ; tristesse et joie, enfantement.	74
a) Jn 16, 16-19 : Énigme, recherche, questionnement, prière.	74
b) Jn 16, 20 : Tristesse et joie (quatre termes).	75
c) Jn 16, 21 : La parabole de la femme qui enfante.	76
Le mode d'écriture de Jean.	77
Le traitement des figures féminines chez Jean.	77
Rapport entre Jn 16, 21 et l'apparition de Jésus à Marie-Madeleine.	78
<b>9<sup>ème</sup> rencontre : Jn 16, 16-22 et Jn 20, 11-18.</b>	<b>79</b>
I – Retour sur Jn 16, 16-22.	79
L'ensemble du chemin parcouru.	79
Verset 20. Joie et tristesse.	80
Le parcours de la Samaritaine.	81
Le verset 22.	82
La structure semence-fruit.	82
Verset 21 : la parabole de la femme qui enfante.	82



<b>13<sup>ème</sup> rencontre : Le Nom, la voix, l'appel.</b>	<b>113</b>
I – L'étude sur le nom.	113
1°) Retour sur la séance précédente.	113
2°) Le nom en tant que rapporté à deux mots : la voix, l'appel.	114
II – Lecture de deux textes.	115
1°) Le déploiement du dire en Gn 1 : voir, séparer, appeler.	115
2°) Extrait de l'Évangile de la Vérité.	117
3°) Comment penser klêsis (l'appel) dont il est question ?	120
<b>14<sup>ème</sup> rencontre : La dimension vocative du Nom. Pronoms "Je", "tu", "il".</b>	<b>121</b>
I – Le nom, la voix et l'espace. La dimension vocative.	121
1°) La voix, la dimension vocative.	121
2°) Au théâtre : acteurs en face à face ; acteurs et spectateurs.	121
3°) Les dyades ; les façons d'être tiers.	122
4°) Le moment vocatif de toute parole.	123
Conséquences.	123
II – « Je, tu, il » ou bien « il, tu, je » ?	123
1°) Le "moi" est-il ou non premier ?	123
2°) Le "petit texte" de J-M Martin.	124
3°) Questions autour du petit texte : toi et moi, il ; la Trinité.	125
Une autre façon de parler de la Trinité à partir de quatre relations.	126
Quelques conséquences précieuses.	126
III – Le Nom qui est le Fils.	127
1°) Le Fils est le Nom.	127
2°) La place du Christ par rapport à nous.	127
3°) Nous sommes appelés enfants de Dieu : 1 Jn 3, 1 et 2.	128
<b>15<sup>ème</sup> rencontre : L'appartenance essentielle. Le Nom de Jésus.</b>	<b>129</b>
I – Première approche de la question de l'appartenance.	129
1°) Le bon berger (Jn 10).	129
a) Le thème du Nom et le thème de la voix (de l'appel).	130
b) Le thème du "propre" : les miens, les tiens, les siens.	130
2°) Avoir, appartenir, "être à", "être en relation à", "être ouvert à".	130
3°) La notion d'hypo-taxe (sub-ordination) chez Paul.	131
4°) Parenthèse sur les mots du vocabulaire.	131
Les mots sont transis par la Mort – Résurrection	131
Exemple du mot "chair".	131
Transir, pénétrer, oindre, tremper...	132
Tous les mots de l'évangile sont articulés sur le loin et le près.	133

II – L'appartenance essentielle.	134
1°) Pour nous l'appartenance est "accidentelle".	134
2°) La question de l'appartenance est liée à la question du lieu.	134
3°) « Je suis à qui de qui je suis ».	135
4°) La question de l'appartenance dans notre société.	135
5°) L'appartenance essentielle : se rapporter à "d'où cela parle".	136
6°) La question du Nom de Jésus.	137
a) L'invisible et le visible du Nom de Jésus. Ce que dit le Nom.	137
b) L'acte essentiel de foi : être attentif, tendre vers l'insu.	137
c) La question du nom de Jésus ; singulier et universel.	137
<b>16<sup>ème</sup> rencontre : La structure quadriforme de la christité. Le Je christique.</b>	<b>139</b>
I - La structure quadriforme de la christité.	139
1°) Agapê et garde de la parole (garde des préceptes).	140
a) Agapê, garde de la parole.	140
b) Le mot "précepte".	140
c) "Garder" ou "mettre en pratique" ?	141
2°) La prière et le don du pneuma.	141
a) La prière.	141
b) Le don du pneuma.	142
Parenthèse sur la dogmatique.	142
3°) Les quatre formes de la présence.	143
4°) L'agapê est un "événement".	143
II – Le Je christique.	
Trois ternaires : Trinité ; je, tu, il ; appel, regard, main.	144
1°) Quel est le rapport du Je christique et de l'humanité ?	144
2°) Penser la Trinité : deux dyades père / fils et époux / épouse.	145
3°) Les pronoms je, tu, il et la prière.	146
4°) Être sous l'appel / sous le regard / sous la main (de Dieu).	146
Le Je christique dénonce et pardonne notre "je" natif.	147
En guise de conclusion.	147
<b>Dernière rencontre : Épilogue.</b>	<b>149</b>
Premier point : La prière essentielle.	149
Deuxième point : la prière comme un des 4 noms de la présence.	149
Troisième point : le nom.	150

## Première rencontre

### Recherche d'une ligne directrice

En premier, en ce début d'année, je vous salue. Ceci est une activité qui ne nécessite apparemment pas une grande réflexion parce que je sais censément qui est "je". Je vois vos visages à qui je dis "vous". En revanche, si je suis seul dans ma chambre, comme il arrive le plus souvent, et que je me mette à dire : « *Je vous salue Marie* », c'est étrange ! Il faudrait analyser pourquoi c'est étrange.

Ceci pour dire que, selon ce que nous en avons décidé à la fin de l'année dernière, le thème de cette année sera la prière, la prière en saint Jean.

#### **La chose à penser : nous ne prions pas encore.**

Un penseur du siècle déjà dernier avait intitulé une conférence : *Qu'appelle-t-on penser ?* Et le leitmotiv était celui-ci : la chose la plus digne d'être pensée, c'est que nous ne pensons pas, que nous ne pensons pas encore. De la même manière, à nous qui entreprenons une réflexion sur : qu'appelle-t-on prier, je pourrais dire que la chose qui serait premièrement à méditer, c'est ceci : que nous ne prions pas, que nous ne prions pas encore.

Alors, vous allez vous récrier ! Bien sûr, nous ferons appel aux différentes expériences de la prière pour certains, et de la non-prière pour d'autres, et nous verrons que ces deux attitudes sont également considérables.

Cependant, ce n'est pas simplement Heidegger qui dirait cela : nous ne prions pas encore. La première chose à prier c'est que nous ne prions pas encore ! C'est saint Paul, au chapitre 8 des Romains : « <sup>26</sup> nous ne savons pas prier comme il faut ». Nous ne savons pas ce qu'il en est de prier, nous ne savons pas mettre en œuvre la prière. Ce qui, dans le contexte, n'est pas à entendre dans une intonation attristée. C'est même quelque chose de positif, si du moins nous essayons précisément de partir de là.

#### **Qu'en est-il du statut de la prière dans notre monde ?**

Pour cette première rencontre, j'attends que nous décidions ensemble et progressivement d'une ligne directrice pour notre année. Nous savons que nous allons interroger Jean, Paul... Mais qu'en est-il du statut de la prière ?

La prière, apparemment, n'a pas de place dans le monde. Vous me direz qu'il y a beaucoup de gens qui prient ici et ailleurs : ici, je veux dire dans l'Évangile ; et ailleurs, je veux dire dans ce qu'on appelle les religions. Et cependant, il est à peu près évident que cette attitude (cette posture) n'entre pas dans la structure même de notre monde. Il faudrait mesurer à quel point l'attitude de prier est insolite et quasiment inexplicable.

Peut-être pensons-nous que la prière est une chose qui va de soi parce que nous la pratiquons. Et nous la pratiquons parce qu'on nous a appris à la pratiquer, si nous sommes restés dans ce qu'on nous a appris.

Il est bien nécessaire d'apprendre des choses et on les apprend d'abord par un certain mimétisme qui peut ensuite s'approfondir dans une expérience, une expérience authentique. Néanmoins, il me paraît urgent de détecter que cela n'est pas de la structure essentielle de notre monde, que cela n'y a pas de place, que cela peut même être très insolite.

À la limite, on entend souvent dans les séries télévisées quelqu'un dire à une autre personne : « J'ai beaucoup prié pour vous » en employant une sorte d'expression résiduelle par rapport à ce que veut dire *prière*. Cela signifie, si on le prend au sens d'un optatif, « J'ai beaucoup pensé à vous ». Mais ceci est un peu caricatural...

Il faut tenir surtout sans aucun mépris ni aucune suspicion les différents modes de prière qui s'attestent pour ce qu'ils sont, et puis regarder sans aucun a priori négatif le fait que la prière soit éprouvée par notre monde comme quelque chose ou de dérisoire ou d'inutile. Il faut que nous partions sur ces bases.

### **Refonder plus originellement la signification de cette posture.**

J'ai posé tout à l'heure la question : comment allons-nous nous y prendre pour avancer dans l'intelligence de ce que serait la prière ? En effet même si nous avons une expérience de prière, nous ne sommes pas dédouanés d'avoir à refonder en nous-mêmes plus originairement la signification de cette posture, ne serait-ce que pour, éventuellement, pouvoir en rendre compte à notre époque qui n'est pas structurée à partir de là.

Dans quelques instants j'essaierai de réfléchir sur : quelle est la bonne entrée, comment entrez dans une réflexion sur la prière. Quel est le bon abord ?

### **Nos questions sur la prière.**

Auparavant, à partir de ce que j'ai déjà dit, j'aimerais bien nourrir notre entretien d'aujourd'hui et des jours à venir : que vous puissiez dire quelque chose sur ce que vous pensez de la prière, sur le mode sur lequel vous la mettez en œuvre, comment vous l'appréciez, quelle expérience vous en avez. Cela peut paraître peut-être une question indiscreète. Et le fait que nous ressentions éventuellement ma question comme indiscreète, c'est justement le signe que la prière est insolite et risque même d'être perçue comme dérisoire.

Beaucoup de questions peuvent surgir : La prière est-elle quelque chose de personnel ou quelque chose de collectif ? Est-elle quelque chose d'intérieur ou quelque chose de gestuel ? La prière est-elle une invention spontanée ou est-ce l'usage de formules qu'il faut dire et redire ? Beaucoup de questions classiques vont venir mais j'aimerais qu'elles viennent dans le langage qui pourrait être le vôtre si vous essayez de le tenter.

Vos réponses<sup>2</sup> évoquent d'autres questions : Y a-t-il des lieux pour prier ? Est-ce que prier c'est se recueillir ? Est-ce que la prière est une relation avec quelqu'un qui serait comme insu ? Est-ce que la prière est quelque chose de luxueux ou est-ce de l'ordre de la nécessité humaine ? Ce sont de multiples aspects de la question que je recueille d'entrée.

<sup>2</sup> Les réponses de participants ne figurent pas ici, elles sont résumées dans la reprise de J-M Martin. .

## La relation à Dieu et la relation aux autres hommes.

► La prière peut-elle se penser sur le mode de la relation entre humains ?

**J-M M :** De toute façon ceci est la suite de la question que nous avons posée l'année dernière, apparemment à propos d'autre chose, à savoir : comment y a-t-il du "je" et du "tu" ? Ceci touche à cette question parce que, le "je" et le "tu", nous les éprouvons à partir de ce que nous appelons des relations humaines, le plus couramment.

Je sais bien qu'il y a des poètes pour qui "tu" n'est pas nécessairement humain. Si j'avais été un artiste, j'aurais pu vous saluer en disant : « Salut, bois couronné d'un reste de verdure... »<sup>3</sup> par exemple ! J'aurais invoqué le temps : « Ô temps, suspends ton vol... »<sup>4</sup> Qu'est-ce que cette façon de tutoyer ce qui n'a pas de répondant ?

Qu'est-ce que c'est aussi que cette curieuse façon que nous avons de tutoyer quelqu'un d'absent quand nous parlons de nous-mêmes, en évoquant un souvenir ?

« Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà  
De ta jeunesse ? »<sup>5</sup>

Mais il ne faut pas trop vite penser que l'attitude des poètes résout la question. Il ne faut pas non plus dire : « c'est une figure de style », c'est-à-dire résoudre la question en l'évacuant par quelques mots techniques. C'est quand même digne d'être pensé.

Par ailleurs, la relation à Dieu est-elle heureusement pensée quand je la pense sur le mode sur lequel usuellement je dis "tu" aux humains ? C'est une question importante à laquelle il ne faut pas se hâter de répondre. Il pourrait se faire, si ce n'est pas un bon départ pour rendre compte de ce qui est en question ici, que cela soit très néfaste pour ce qu'il en est de la prière.

Tout à l'heure vous avez dit "quelqu'un". Et si Dieu n'était pas quelqu'un ? Mais cette question peut s'entendre de deux façons : « S'il n'accédait pas à la dignité de quelqu'un en étant une chose, une loi, un principe ? » ou « S'il n'était pas quelqu'un parce que le mot de quelqu'un est tout à fait insuffisant parce que Dieu n'est pas "quelque" parmi d'autres. »

Ceci nous oblige à avoir encore plus d'attention, de perspicacité dans la façon dont nous disons. Mais ne craignez pas, pensez comme vous pouvez. Seulement chaque mot sera sans doute occasion de marquer à la fois qu'il rend compte comme il peut d'une expérience mais aussi qu'il a en soi ses limites dans la façon de dire.

## La prière est-ce une parole, une écoute ? Qui prie ?

Est-ce que la prière est une parole ?

► C'est peut-être plutôt une écoute, par exemple une écoute de l'Évangile.

**J-M M :** Oui nous aborderons cela parce qu'en un certain sens tout ce que nous prétendons être parole de notre part est en fait une réponse. Réponse à quoi, à qui ? Ces questions vont se poser. Il est vrai que parole et écoute se tiennent ensemble. Et même si c'est une réponse, en

---

<sup>3</sup> Lamartine, Méditations poétiques. Titre du poème : Automne.

<sup>4</sup> Lamartine, Méditations poétiques. Titre du poème : Le Lac.

<sup>5</sup> Verlaine, Sagesse, III, 6 (Messein, éditeur). *Le ciel est par-dessus le toit...*

fait il peut se faire que la réponse soit, pour ma conscience, antérieure à l'écoute, et que c'est de ma réponse que je sais que c'était une écoute. Ce processus-là est aussi plausible.

### **Jésus : une voix parmi les voix ; une voie parmi les voies ?**

Bien sûr que tout le monde a compris qu'il ne s'agit pas d'entendre des voix... Que ce ne soit pas entendre des voix, cela est tout à fait essentiel. Rien n'est exclu bien sûr, mais Dieu n'est pas "une" voix, il est "la" voix. Il n'est pas une voix parmi des voix, seulement il nous vient comme une voix parmi des voix, c'est-à-dire que le texte de l'Évangile vient parmi 1000 autres livres qui disent le contraire ou qui disent des choses différentes etc.

Ce principe nous pouvons l'appliquer à propos de ce que Jésus dit : « *Je suis la voie* ». Souvent on le lui reproche, il aurait dû plus modestement dire : « Je suis une voie ». Or il n'est pas une voie parmi les voies il est la voie : voilà un problème et ce sera de notre préoccupation.

### **Prière : parole ou gémissements ineffables ?**

► Je voudrais ajouter quelque chose à propos de l'écoute : ce n'est pas nous qui prions mais c'est l'insu qui prie en nous.

**J-M M** : C'est une autre question mais c'est très intéressant aussi. Nous allons passer par là. Et cependant si je me réfère au texte qui dit ce mot dans notre Écriture, à savoir ce même chapitre 8 de l'épître aux Romains, juste après la phrase que nous venons de lire : « *nous ne savons pas prier comme il faut, le pneuma y pourvoit par des gémissements inarticulés.* » Or nous savons que de ce pneuma il est dit : « *Tu ne sais d'où il vient ni où il va* », c'est l'insu. Donc c'est bien le pneuma qui prie en nous et il faudra voir ce que cela veut dire.

Revenons à ma question première : « Est-ce que la prière est une parole ? » Or il est dit ici que la prière du pneuma est un "gémissement inarticulé". Je dis ça pour rapprocher des choses qui apparaissent contradictoires, qui suscitent donc des questions. Bien sûr il faudra entendre à partir d'où s'entend le mot gémissement dans ce texte. En fait il relève de la tradition d'Israël : il s'agit du thème du gémissement de la colombe. Dans le monde biblique la colombe c'est Israël et ce n'est pas le pneuma, ça devient le pneuma lors du Baptême du Christ.

De plus le gémissement ici n'est pas à entendre comme le cri de quelqu'un qui n'a pas accédé encore à la parole. En effet on peut crier sans avoir accédé à la parole, mais ce n'est pas en ce sens-là que le terme est employé chez Paul.

D'ailleurs dans le même chapitre 8 de cette épître, Paul dit que nous nous crions « Abba (Père) », c'est-à-dire que nous disons « Notre Père qui es aux cieux. »

### **Retour réflexif sur notre façon de procéder.**

Alors puisque nous y sommes, j'indique là où nous allons aller à ce sujet. Qu'est-ce que je suis en train de faire ? Je sollicite votre expérience et voici que nous faisons référence à une écriture, une Écriture bien déterminée où d'une part quelqu'un – faut-il dire quelqu'un : le Christ est-il quelqu'un ? – dit « *Je suis...* », et d'autre part le texte de Paul que nous avons lu nous dit quelque chose sur la prière. Quelle est cette glissade ou ce glissement d'entre une expérience qui essaie de se dire vers une Écriture ? Mais cette expérience, dans la question que vous avez posée était déjà exprimée dans un langage proprement référencé au Christ.

## **D'où allons-nous parler ?**

Quel est le rapport entre ceci et cela ? C'est peut-être le point de départ de notre réflexion : d'où pouvons-nous partir pour dire quelque chose sur la prière ? Cette question est extrêmement importante parce que, déterminant un champ de départ, nous limitons d'avance ce que nous allons y trouver. Toute science fait cela. C'est aussi la condition pour ne pas verser dans l'indéfini. Définir, délimiter, déterminer, préciser...

C'est pour ça que la tâche la plus ardue précède le discours : c'est la tâche de déterminer à partir d'où je vais parler, dans les limites de quoi je vais me tenir. Nous devons être très exigeants dans notre requête. D'abord à partir d'où est-ce qu'on réfléchit sur la prière dans notre culture ?

## **Quel type de langage utiliser ?**

► Je voudrais d'abord dire que pour moi la prière c'est un retournement au plus profond de moi-même.

**J-M M :** Voilà une proposition. Ce que je vais dire n'est pas contraire, c'est pour préciser. Dans les années précédentes tout en étudiant le "je" et "tu" nous avons été amenés à penser que "moi-même" est plus compliqué qu'il n'y paraît, c'est-à-dire qu'il y a "moi" et "moi". Nous avons esquissé cela et il faudra revenir également sur ce point pour prolonger la suggestion que vous faites.

Par ailleurs il y a la question du « fond de moi-même » : qu'est-ce que c'est ? Et ce n'est pas pour récuser que je pose cette question, c'est pour que nous avancions.

Du point de vue du vocabulaire le "profond" de moi-même (ou les "profondeurs") c'est bien connu ! Cependant il faut bien voir que dans la psychologie des profondeurs, les profondeurs ce n'est pas le fond de moi-même, ce n'est même pas l'intériorité. En effet l'idée de fond et l'idée d'intériorité sont très liées, or les profondeurs (au sens psychologique du terme) appartiennent encore à l'extériorité de l'homme par rapport à son identité profonde qui est, du point de vue qui nous occupe ici, l'identité christique. C'est une chose que nous aurons à préciser et à indiquer.

Donc il peut y avoir ambiguïté sur les mots qui font apparemment l'unanimité. Je veux dire par là que nous n'allons pas aborder la prière par le "sentiment de la prière" ou par une "psychologie de la prière", pas plus que nous n'aborderons la prière par une sociologie ou une psycho-sociologie de la prière. Ce sont des choses qui existent et je ne les récuse pas, mais nous n'allons pas du tout suivre ces chemins-là.

## **Comment parlent ceux qui réfléchissent sur la prière ou sur le religieux ?**

Un sociologue pourrait dire : « Ah ! La prière, c'était un élément structurant important de la condition humaine. Ils n'avaient pas l'irrigation, mais au moins ils avaient les rogations ! » C'est sous cet aspect-là que l'on envisage ce qu'on appelle du même coup "religieux" systématiquement dans les publications qui sortent, pas forcément au niveau caricatural que j'ai dite. Aujourd'hui parler de ces choses c'est en parler d'abord anthropologiquement. Or nous allons tenter de ne pas aborder la prière par une entrée anthropologique.

Il y a des ouvrages qui sortent actuellement, pas nécessairement sur la prière, mais sur la signification du religieux dans l'histoire de l'humanité. Dans cette perspective on dira : « Au fond, la prière, ça leur faisait du bien ! Et il n'y a pas de mal à se faire du bien. » Ça c'est l'adage premier. Je n'en suis pas sûr, personnellement ! Ce n'est pas du tout évident. Que la prière soit une chose heureuse, structurante, favorisant le bien-être de la société, pour moi ça ne permet en aucune façon de décider si la prière est valide ou non, si la prière est quelque chose qui vaut ou plutôt est quelque chose de vrai ! Car *vrai* vient avant *valoir*.

Une autre possibilité serait de prétendre faire une philosophie universelle de la prière. C'est ce que font les grands théologiens classiques qui distinguent prière "naturelle" et prière christique qu'ils appellent "surnaturelle". Et ce surnaturel-là paraît alors être l'universel. On aurait une définition de la prière qui vaudrait pour tout et partout, et il faudrait commencer par cette définition fondamentale parce que la plus large, la plus susceptible de porter les différences spécifiques, différences qu'on examinerait ensuite, après avoir déterminé le minimum de signification. Seulement, quand on procède par l'évocation de l'universel, on procède toujours par l'idée de l'universel d'un canton ! L'universel dont nous parlons c'est celui de l'Occident, il n'a rien à voir avec l'universel évangélique. Et en tout cas chaque canton a son idée d'universel si bien que l'universel est une question de point de vue.

J'ai appris qu'il y avait une série de conférences qui s'intitulaient : « Dépasser les frontières culturelles et religieuses ». C'est puéril ! D'abord « culturelles et religieuses » déjà ça n'a de sens qu'à l'intérieur d'une frontière parce que les concepts de culture et de religion sont des concepts occidentaux, point ! Et ensuite « dépasser les frontières » pourquoi ? La frontière est nécessaire, elle n'est pas simplement le lieu à l'encontre de quoi l'on va, c'est aussi le lieu où l'on se rencontre. Pour parler dans les bons mots, la frontière ce n'est pas simplement le lieu des hostilités, c'est aussi le lieu de l'hospitalité. Dépasser les frontières ce serait tomber dans l'indéfini, dans l'insignifiant sous ce rapport. Il faut introduire une méditation importante sur ce que veut dire frontière, voyez-vous. Ce qui fait la rencontre ce n'est pas nécessairement « à l'encontre de ». Il y va du "front", mais le front n'est pas simplement fait pour s'affronter. « Sans frontières » c'est d'un puéril incroyable, c'est le triomphe du pseudo-universel de l'Occident. C'est irrecevable.

Dans une des prochaines rencontres, au lieu de partir d'un certain universel soit socio-psychologique, soit philosophique en général, ou autres, nous irons, au contraire, au plus apparemment singulier, au plus cantonal : nous verrons la prière du Christ lui-même et des siens. C'est pour moi "le" chemin pour entendre la prière de façon authentiquement universelle, chemin qui reste à parcourir.

Donc ceci c'était pour situer à la fois notre direction et notre point de départ.

## Deuxième rencontre

### Deux exercices étonnants

Avant d'entrer dans le texte de Jean, je voudrais que nous fassions deux exercices. Le premier exercice consistera à examiner une phrase concernant la prière. Je ne la donnerais pas ailleurs, et vous la trouverez sans doute insolite. Elle dit quelque chose, nous essaierons de savoir quoi. Puis le second exercice partira d'un tout petit texte que j'ai trouvé dans un journal, qui dit quelque chose sur la prière à un autre niveau.

#### Premier exercice : une phrase sur la prière

La phrase que je voudrais voir débattre est celle-ci : « **La prière est un oiseau qui vient quelquefois faire son nid dans le cœur des hommes.** » Ce n'est pas sérieux, me direz-vous. Mais si, c'est très sérieux. Et il ne faut pas me dire que c'est joli ou que c'est poétique, parce que c'est une façon d'évacuer la question.

##### **La prière, c'est un oiseau.**

À certains égards ce n'est pas sérieux donc il faut prendre distance par rapport à ça. En effet « Le martin pêcheur est un oiseau » ça se comprend, mais « La prière est un oiseau » ça ne se comprend pas de la même manière.

Si on veut le comprendre, on dit : « Oh c'est une façon poétique de parler » ou bien « C'est très joli ». Or, la première chose qu'il faudrait dire, c'est que la prière n'est pas un oiseau.

► Moi ce qui me gêne, c'est « la prière c'est... » Ça ressemble à une définition.

**J-M M** : En effet très souvent dans notre langage, « *la prière, c'est...* » ouvre à une définition, ce qui n'est peut-être pas vrai partout et toujours. Qu'est-ce qu'une définition ? Une définition traditionnellement se fait par l'indication d'un genre et d'une différence spécifique : « L'oiseau est une espèce parmi le genre animal » et à nouveau il y a des différences entre les oiseaux. C'est très précisément ce que nous faisons quand usuellement nous disons « ceci c'est » et suit un déploiement qui est en fait une définition.

Bien sûr ici ça ne veut pas dire non plus que « de même que le martin-pêcheur est un oiseau, de même la prière est un oiseau ».

► On peut le prendre comme une image symbolique ou une parabole.

**J-M M** : Tous les mots qu'on peut prononcer : métaphore, parabole, figure, sont une bonne façon d'éviter le sérieux de ma phrase. Quand Jésus dit : « *Je suis la vérité* », il ne donne pas une définition de lui. Par parenthèse on ne sait pas bien ce que veut dire *vérité* et encore moins ce que veut dire *je* dans ce cas-là.

► Est-ce que l'oiseau peut être une colombe ?

**J-M M :** Ce n'est pas vraiment par là qu'il faut commencer parce qu'il s'agit justement d'expliquer peut-être pourquoi une colombe descend. Donc si vous commencez par dire « c'est parce que la colombe descend » c'est l'envers de l'explication.

► Ce que ta phrase me semble supposer, c'est qu'il n'y a pas du tout le rapport que nous mettons entre les choses dites spirituelles et puis par exemple l'animal ; parce qu'il y a une unité des deux choses qui nous est quasiment impraticable et qu'on est toujours dans le « comme », dans le « ça exprime que », dans le « ça veut dire que ». À propos d'une expression comme l'agneau de Dieu, c'est du même genre.

**J-M M :** C'est ça. Donc c'est très important pour examiner un certain nombre d'expressions qui appartiennent à nos sources et dont on se tire en disant : « c'est une métaphore » ou « c'est une image ». Or ce n'est pas suffisant si nous voulons entendre ces paroles-là comme elles parlent et ne pas les réduire à notre grammaire.

Une première chose à apprendre c'est qu'il n'y a pas de grammaire universelle. Et justement c'est un des problèmes que nous avons. Si l'homme est essentiellement un être de langage et qu'il n'y a pas de grammaire universelle, ceci pose de sérieuses questions pour l'intelligence de l'universel humain. Donc cela pose des questions mais des questions intéressantes. Mais ça c'était une parenthèse.

Pour répondre à ta question : « serait-il possible pour nous de mettre dans la même case quelque chose comme la prière qui est spirituelle et quelque chose comme un oiseau qui est animal, donc matériel ? », je dirais que c'est vrai et que ça fait partie de ce qu'il y a à penser. Cela suppose qu'un discours qui n'est pas construit par la distinction du spirituel et du matériel n'entend pas cela. Par exemple pour ce qui est de l'animal, dans combien de structures traditionnelles n'est-il pas tout à fait autre chose que ce que nous appelons un animal ! Ainsi « les quatre vivants » d'Ézéchiel qu'on appelle en général « les quatre animaux » sont tout à fait autres chose que des bestiaux ou des bestioles !

► Ça fait penser aux fables de La Fontaine.

**J-M M :** Sauf que les fables de La Fontaine, par rapport à ce que j'évoque ici, c'est un jeu, et un jeu magnifique, et en plus très bien joué. Mais la Fontaine ne s'y trompe pas. En effet il n'est pas reconduit dans la région en deçà de la distinction de l'homme et de l'animal, du spirituel et du corporel etc. Non, je fais allusion à des choses plus originelles, plus fondamentales.

► Dans votre phrase on ne peut séparer oiseau de ce qui suit « oiseau qui vient quelquefois faire son nid dans le cœur de l'homme ».

**J-M M :** C'est vrai, néanmoins je ne suis pas du tout fâché de ce qu'on passe du temps sur « la prière est un oiseau », point.

► L'oiseau vole entre ciel et terre.

**J-M M :** Oui, l'aile est le hiéroglyphe de l'air qui indique donc ce qui mesure la distance entre ciel et terre. L'oiseau, c'est cela effectivement. Nous ne sommes pas de cette destinée-là, à première vue.

## Une définition classique de la prière.

Il y a une chose qui me paraît beaucoup plus essentielle que de chercher à imaginer comment la prière pourrait être un oiseau, c'est de nous demander ce que c'est, pour nous, que la prière. Si j'essaie de répondre à la définition, je dirai ceci : la prière est d'abord une opération faite par l'homme, ou une disposition du cœur de l'homme.

► C'est ce qui me touche dans la phrase c'est qu'il n'y a pas d'effort, pas de recherche de la part de l'homme.

**J-M M :** C'est vrai et c'est très important, mais ce n'est pas ce que je vise d'abord. Ce que je vise d'abord, c'est d'inviter à ne pas penser la prière à partir du sentiment de prier, qui est un sentiment, c'est-à-dire une disposition de notre capacité appétitive, alors que j'en fais quelque chose de substantif, quelque chose qui n'est pas la disposition accidentelle au sens philosophique du terme. Je précise bien "au sens philosophique du terme" puisque par ailleurs c'est quelque chose d'accidentel au sens où l'oiseau vient "quelquefois". Je fais donc de la prière quelque chose qui préexiste en dehors des hommes. Voilà ce qu'il y a de radicalement insolite dans ma phrase si on l'analyse.

Je suis en train de dire pourquoi c'est impossible pour nous de dire : « la prière, c'est un oiseau ». La première raison, c'est que la prière n'est pas un sujet ou un objet, ce n'est pas un sujet vivant, une substance. Pour nous, ce qui compte, ce qui a du poids, c'est la chose. Et en face des choses, ce qui a du poids suprêmement c'est l'homme, c'est-à-dire la sub-stance ou le sub-ject : *hupokeiménon*. Tout notre discours est attribué à un sujet au sens grammatical du terme. Nous ne faisons qu'attribuer à un sujet, nous posons dessus. C'est le sens du mot épithète : "poser dessus" puisque *thésis* désigne le fait de poser, et *épi* signifie dessus. Nous posons dessus, sur un sup-port, une sub-stance (*hupokeiménon*), sur quelque chose qui porte. Et ce qui porte, chez nous, est toujours un substantif.

La conséquence est considérable. Ce qui pourrait paraître l'essentiel dans la phrase, c'est-à-dire le verbe avec ses compléments, est attribué à un sujet, à une substance : attribut, épithète, sont attribués à ce sujet.

Il faut prendre conscience de la structure de notre pensée, dite ou non-dite. Aristote, le premier, l'a dit mais ce n'est pas lui qui l'a inventé. C'est la structure même de notre pensée et c'est ce qui nous interdit de lire la pensée d'une autre culture et a fortiori la pensée de l'Évangile qui n'est pas structuré par la pensée occidentale. Il faut prendre conscience de cela. Autrement, nous pouvons très bien trouver l'autre très jolie et puis nous évader dans un rêve, mais ça ne touche jamais à nos présupposés.

► Votre phrase vient-elle d'une culture occidentale ? Moi je pensais que c'était plutôt quelque chose qui venait de l'Orient.

**J-M M :** Elle vient de mon propre Orient !

C'est pour vous faire prendre conscience qu'il y a des choses dont on ne parle jamais, comme celle-là, et que cela va de soi. Il est évident pour nous que « parler c'est dire quelque chose (*légeïn ti*) » sur quelque chose à partir de quelque chose. C'est ce que dit Aristote et c'est ce que vous ne cessez de mettre en œuvre. C'est ce qu'on apprend comme structure grammaticale de base dans les écoles. Comment voudriez-vous entendre quelqu'un d'autre ?

Vous allez fabriquer votre propre universel et alors comment allez-vous entendre une culture qui, même pour les premiers mots, par exemple le verbe être (« ceci est »), ne dit pas la même chose, ne parle pas dans les mêmes présupposés, dans les mêmes évidences ? L'évidence, c'est ce dont il faut suprêmement se méfier : ce qui va de soi dissimule d'où il vient.

### **Le Christ est essentiellement prière.**

Tout ceci était pour que nous apprenions à entendre, avec tout le sérieux que cela mérite, que la prière est un être vivant qui nous précède et qui vient quelquefois habiter en nous et éveiller en nous notre éventuel avoir-à-prier. Si on n'a pas quelque chose comme cela dans l'esprit, on n'arrivera jamais à comprendre le mot de prière chez Jean. Vous n'imaginez pas à quel point nous sommes étrangers au discours de Jean tant que nous l'entendons d'une oreille qui ne s'est pas désencombrée de ses présupposés natifs, culturels. La prière n'est pas un acte posé par l'homme. La prière n'est pas un sentiment de l'homme.

Nous aurons à voir qu'il n'y a qu'une prière qui est la prière du Christ mais de telle sorte que ce n'est pas une prière qui est à penser de la part du Christ comme un acte que tout d'un coup il ferait. La prière, c'est l'être christique, c'est cet être vivant qu'est l'être du Christ. Il est prière. Il n'est pas simplement d'être quelqu'un qui fait des prières ou qui prie. Il est prière.

Supposons que l'homme, dans son essence, soit parole. Je dis bien "dans son essence" parce que d'aucuns pourraient dire "la nature humaine" où il y a une part d'animalité etc. : je ne parle pas de cela et il n'y a pas de nature humaine d'ailleurs.

Donc dans son essence l'homme est parole et peut-être bien que l'essence même de la parole, c'est la prière. C'est à ce niveau-là que nous allons parler de la prière, et pas d'abord comme d'un acte qu'il nous arrive de faire, tel que nous ne savons pas trop comment nous y prendre, ou dont au contraire nous avons l'habitude, pour lequel on peut se poser des questions : faut-il prier debout ou assis, seul dans sa chambre ou au contraire en commun dans une assemblée ; faut-il chanter ou faut-il murmurer, ou faut-il prier en silence ; une prière est-elle une demande ou plutôt une action de grâce ; est-elle toujours efficace... ? Toutes ces questions ne nous intéressent pas du tout pour commencer. Je ne dis pas qu'elles sont nulles : ces questions ont un sens. Mais nous ne savons pas de quoi nous parlons quand nous prétendons traiter ces questions si nous n'avons pas d'abord tenté de répondre à la question « qu'est-ce que la prière ? » et si nous n'avons pas encore répondu : « *la prière, c'est un oiseau* ». J'ai l'air de plaisanter, mais j'ai le devoir de plaisanter à la mesure où plaisanter, en ce sens-là, c'est dire le plus profond que l'on puisse dire.

Je voudrais qu'on retienne de cet effort laborieux, de ce retournement, que le Christ c'est la prière, c'est-à-dire le Christ dans sa dimension de Résurrection, c'est-à-dire le pneuma (l'Esprit) qui est évidemment l'élément de l'oiseau. Et c'est pourquoi nous sommes ici dans ce qui mesure le haut et le bas, ciel et terre, choses que nous ne pouvons pas mesurer au sens de le parcourir, sinon avoir perspective<sup>6</sup>. Nous reviendrons sur ce terme de "perspective" pour entendre le verbe *voir* chez Jean.

---

<sup>6</sup> La mesure qui sépare le ciel de la terre, nous ne pouvons la parcourir que du regard, de l'œil.

## Le thème de la colombe.

C'est pour cela que la descente de l'Esprit se dit très bien comme descente de la colombe. Mais en Israël d'où cette "prétendue image"<sup>7</sup> est tirée, la colombe désignait le peuple d'Israël. En effet le thème essentiel concernant la colombe, c'est celui du roucoulement de la colombe qui est la prière constante que murmure, roucoule, le peuple d'Israël, prière qui constitue la gloire de Dieu, c'est-à-dire la présence de Dieu sur terre. Tout cela se réfère explicitement au thème de la colombe comme vous l'aviez pressenti mais pour une raison qui n'est peut-être pas celle à laquelle on pense d'abord. Il y a tout un rapport de consonance, à propos de ce que veut dire la prière, entre l'oiseau, le thème du roucoulement de la colombe et le pneuma (le Saint-Esprit) qui est le nom dont cela s'appelle désormais.

Pourquoi le Saint-Esprit ? J'ai dit d'abord que c'est le Christ, maintenant je dis que c'est le Saint-Esprit. Que ce soit le Christ ou l'Esprit qui prie en nous, c'est dit en toutes lettres : «...nous ne savons pas prier comme il faut, mais le pneuma lui-même intercède pour nous par des gémissements ineffables. » (Rm, 8, 26). C'est le pneuma qui profère des gémissements qui sont *alalétois* : ce mot, qui est formé de *laleîn* (parler) avec devant un "a" privatif, cependant ne désigne pas du non-verbal mais plutôt de l'inexprimable, de l'inarticulé, et c'est le terme technique qui désignait les gémissements de la colombe en Israël. Ces gémissements sont probablement l'essence de la parole, comme *a-léthéia* est l'essence du découvrément, de la sortie hors de l'oubli.<sup>8</sup>

Sans compter que, mais ceci n'est pas attesté (que je sache) dans l'Écriture, certains Pères de l'Église ont même lu là une symbolique essentielle des premiers versets de la Genèse à laquelle je tiens beaucoup : « *L'Esprit de Dieu vole au-dessus des eaux.* » C'est primordial. Justement, il est dit, dans la traduction en grec que la Septante fait de la Genèse (qui est écrite en hébreu) que « *le pneuma de Dieu se porte au-dessus des eaux* », il vient se poser peut-être. Comme le verbe est à l'imparfait en grec, souvent les traductions donnent l'indication d'un va et vient qui ne se repose pas avant que ne soit dite la parole « *Lumière soit* » et que le monde se constitue. Mais, dans l'hébreu, le mot qui est traduit par *se porter dessus* ou *errer de-ci de-là* est un mot qui est réservé à l'oiseau et qui dit précisément la couvaision, la couvaision des semences du monde.

## Conclusion du premier exercice.

Alors ma petite phrase innocente a beaucoup d'échos et son intérêt n'est pas seulement qu'elle soit plaisante et jolie. Et quand je dis : "la prière du Christ", je ne dis pas : "la prière que Jésus a une fois éventuellement récitée", je dis très précisément la prière qui le constitue du fait de la résurrection et du pneuma de résurrection. Car c'est cela le Christ que vénèrent les chrétiens. Ils ne vénèrent pas un homme mort, un homme de jadis, ils vénèrent le vivant, pour autant qu'ils entendent l'Évangile.

La prochaine fois nous étudierons la prière qui est la prière du Christ, comme étant ce qui peut nous être donné par donation, qui peut venir habiter en nous et éveiller la capacité de

<sup>7</sup> C'est une "prétendue-image" au sens où c'est plus qu'une image, bien autre chose.

<sup>8</sup> Le mot *a-léthéia* est en général traduit par le mot "vérité".

prière qui est enfouie en nous et constitue peut-être notre être le plus propre. C'était là le premier exercice.

## Deuxième exercice : un usage du mot prière

Dans le deuxième exercice, nous allons tout à fait à l'autre bout. L'intérêt est de vous faire comprendre que nous serons d'une terrible exigence pour entrer dans l'intelligence proprement johannique de ce que veut dire prier, mais que nous ne cesserons pas néanmoins de prendre conscience que ce mot a un certain usage dans le quotidien pour nous-mêmes et pour d'autres éventuellement. Du même coup, peut-être que ce que nous lirons chez Jean nous aidera à dire quelque chose sur les usages, quelque chose de pas seulement négatif mais quelque chose peut-être qui inviterait à la correction.

La semaine dernière j'étais en Bretagne pour une session sur la prière, et j'ai pris un "jeudi des livres" qui est un supplément d'un quotidien<sup>9</sup>. Il y avait un extrait d'un livre de Pierre Michon, auteur rare qui écrit des nouvelles courtes. I

Il était près de sa mère mourante, et s'est absenté un moment pendant lequel sa mère est morte. Il rentre et est près d'elle. Voici ce qu'il dit.

**« L'esprit était tiède, lui aussi, comme il l'est toujours. Je devais prier, appeler le cœur et l'âme que cette femme méritait – vous verrez par la suite que ce n'est pas un paroissien hebdomadaire, ni même annuel probablement– J'essayais une de ces choses apprises au catéchisme, sans doute le Notre-Père, je m'arrêtais très vite. Et puis le texte, la prière, s'imposa, venue de très loin, comme envoyée par un autre, et je la dis haut, pour que la morte l'entende en quelque sorte : « Frères humains qui après nous vivez, n'ayez les cœurs contre nous endurcis, car si pitié de nous pauvres avez, Dieu en aura plus tôt de vous merci. »<sup>10</sup> Le cœur et l'âme accoururent, je dis le poème d'un bout à l'autre comme il doit être dit, dans les larmes. Je me tins debout devant le cadavre de ma mère comme on doit s'y tenir, dans les larmes.**

**J'ai prié une autre fois, au mois d'octobre, quelques années plus tôt. Un enfant était né dans la nuit, je venais de rentrer chez moi au petit matin. Quelque chose me vint qui était l'envie de prier, de clore, de m'ouvrir. Assis sur mon lit, tranquille, souriant si on souriait quand on est tout seul, j'ai dit d'un bout à l'autre à haute voix *Booz endormi*. Je l'ai dit comme il doit être dit, dans le calme, l'acceptation de tout, l'espérance contre toute raison, la gloire qui vient toujours.**

Alors le journaliste écrit : **« Voilà tout Michon qui prie dans la littérature, un type qui dit la *ballade des pendus* à sa mère morte, qui aligne rubis sur l'ongle quatre-vingt-huit alexandrins de Victor Hugo au prétexte qu'à cinquante-trois ans une fille au monde lui est venue. Un type qui sait tout par cœur puisque c'est au cœur que la langue touche. Un type qui saurait ne parler que par citation des autres et qui écrirait ses propres textes dans le peu de blanc qui reste entre les lignes des autres. »**

<sup>9</sup> Libération, édition du jeudi 10 octobre 2002. Le texte complet se trouve dans : « À quoi servent les poèmes », un fragment de "Corps du Roi" - Verdier, octobre 2002.

<sup>10</sup> Villon, la ballade des pendus.

Voici un texte magnifique, qui me ravit ! Qu'est-ce que vous pensez d'une pareille prière ?

► Cela vient d'ailleurs,

**J-M M :** Oui, dans son cas, tout à fait. Ailleurs ici c'est le poète, on est dans le champ de la littérature, ce qui a son intérêt. Mais néanmoins il y a des choses intéressantes dans la littérature mais aussi des choses avec lesquelles il faut se détacher, prendre distance.

Que la prière soit dans l'enchantement des mots, qu'elle soit, dans son cas, littéraire – il faut voir qu'il n'est pas permis à tout le monde de réciter *Booz endormi* ou la *Ballade des pendus* – cela ne fait rien, parce que c'est exactement le même problème que celui du garçon qui trouvait que la messe était très efficace parce qu'elle était en rock ou en hard rock, peut-être. C'est la même chose : c'est-à-dire que cela situe les choses au niveau d'un sentiment. Il faut prendre acte de cela.

Dans ce texte, les mots : âme, cœur, esprit, sont prononcés avec cette signification floue et peu rigoureuse que ces mots ont dans notre langage. Cela dit quelque chose dans la région du sentiment. Ce n'est pas sous prétexte que ce sentiment est beau et qu'il a en plus la richesse d'être esthétique que cela le justifie comme un acte de prière.

La chose qu'on peut remarquer néanmoins, c'est que cette prière est quelque chose qui lui vient.

► Il a commencé par essayer de dire le Notre Père.

**J-M M :** Oui mais on voit que le Notre Père qu'il a appris petit passe bien derrière la *Ballade des pendus*, et on comprend ça.

### **Prière et sentiment de prière.**

Donc il y a quelque chose en quoi le sentiment, le psychisme, a une importance décisive, ici c'est teinté d'un sentiment de la parole belle.

Nous avons donc noté que "cela lui vient". Mais cela ne justifie pas tout non plus parce que "*ça me vient*" a une signification psychique aussi : cela ne veut pas dire que c'est le Saint Esprit qui l'envoie. Et puis ce qu'il dit vient d'un autre : il ne prie pas avec ses propres mots.

► Il est question d'ouverture.

**J-M M :** Oui, il y a "clore, ouvrir". Je trouve ça formidable parce que ce sont deux verbes qui veulent dire la même chose dans son esprit et qui sont pour nous des contraires.

Et le sentiment d'apaisement" en soi, n'est aucunement assuré d'être le signe d'une prière authentique. J'insiste parce qu'il nous faudra dé-psychiser la prière si nous voulons qu'elle ait authentiquement sa place même dans notre psyché. Mais il ne faut pas d'abord confondre prière et sentiment de prière. C'est très important. La qualité d'une prière ne se mesure pas au sentiment d'aisance, de plénitude, de ferveur. Des prières plus authentiques que cela peuvent se trouver dans le silence le plus aride. Il faut que nous sachions que la prière n'est pas dans son essence un sentiment.

Il faudra se poser la question ensuite : et cependant, que fait le sentiment par rapport à la prière ? A-t-il une fonction positive ? Et ensuite la question : qui se permet de décider que tel apaisement est une donation authentique de l'Esprit et tel autre est un sentiment illusoire ? Ce

n'est pas parce que nous dirons peut-être que nous ne pouvons pas toujours le discerner qu'il ne faut pas tenir avec certitude que la prière n'est pas essentiellement un sentiment au sens psychique et courant du terme. Ce qui nous importe en premier, c'est de ne pas poser l'essence de la prière dans le psychisme. Ce n'est pas son lieu.

### La question du lieu-source.

Ceci étant, la question : « Où faut-il prier ? » est une question très importante. C'est même la question que pose la Samaritaine. Elle pose la question qui est la nôtre parfois : faut-il prier dans sa chambre ou faut-il aller dans une église ? Mais ce n'est pas simplement cela le débat de la Samaritaine. C'est vraiment ce qu'elle dit à Jésus en le prenant pour un Judéen : « *Faut-il prier sur cette montagne où nos pères ont adoré ou bien à Jérusalem, au temple ?* » (d'après Jn 4, 20). Donc il y a débat entre eux, surtout qu'elle commence à être questionnée sur sa propre suffisance, sur ce qu'il en est d'elle-même par rapport à cet interlocuteur qui commence par lui demander à boire. Vous connaissez bien tout le chapitre<sup>11</sup>.

Là, nous avons plus qu'une simple question topographique, parce que le lieu en question est un lieu source. C'est un lieu qui, comme le puits, plonge ses racines dans le sol mais aussi dans son histoire, dans sa destinée, dans son histoire constitutive : c'est le puits que Jacob a donné à Joseph, son fils. Les Samaritains vénèrent les patriarches, et singulièrement Jacob et Joseph. La Samaritaine l'interroge : « Vous, les Judéens, vous dites que c'est à Jérusalem. Donc à quelle tradition, à quelle source faut-il se référer ? »

Ce n'est pas une question qui paraît importante aujourd'hui, mais pour moi c'est une question tout à fait première. Aujourd'hui, on prend une bribe de phrase posée n'importe où, et puis on la pose *en soi*, et puis elle fait ce qu'elle veut ! Et puis on en prend une autre et on se fait son propre système. Non ! Les paroles parlent de bouche. Il faut savoir quelle bouche parle. Vous pourriez me dire qu'elles parlent de l'œil puisque la source, en hébreu, c'est *ayin*, un mot qui signifie à la fois source et œil.

Autrement dit une parole est référée à un lieu, et elle a son sens dans ce lieu. Les erreurs sont donc plutôt des errances. Autrement dit une erreur est une vérité déplacée, une vérité qui n'est pas dans son lieu. Et à la limite elle peut même devenir perverse si elle n'est pas entendue dans son lieu.

Donc c'est une belle question que la question : « Où ? » Ce n'est pas une question qu'on se pose facilement aujourd'hui. Notre question est plutôt : « Qu'est-ce que ça dit, est-ce que cela me va ? »

Seulement ce qui m'intéresse, ici, c'est la réponse de Jésus à la Samaritaine : " <sup>21</sup>*Crois-moi, femme, l'heure vient où ce n'est ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père...<sup>23</sup>Mais l'heure vient et c'est maintenant où les véritables adorateurs adoreront le Père – ce n'est ni ici ni là mais où donc ? – dans le pneuma qui est vérité. »*

C'est le pneuma qui est le *lieu* de l'Évangile, c'est l'Esprit de résurrection qui est le lieu, le site de la prière.

<sup>11</sup> Voir le message "Jn 4, la Samaritaine" dans le tag "saint Jean" du blog.

## **La donation du pneuma est en tout homme.**

Et si cette prière-là peut venir en nous, c'est parce qu'en nous il y a de quoi l'appeler, c'est-à-dire qu'il y a en nous trace de cette christité, semence de pneumatique (de spirituel). Et notre prière est tentée de nous joindre esprit, âme et corps, mais tentée de nous joindre par cet Esprit qui est l'insu de nous-mêmes, et vous ne savez pas quel est l'insu de vous-même.

En effet le pneuma (l'Esprit de Dieu), « *tu ne sais où il va ni d'où il vient. Ainsi en est-il de tout ce qui est né du pneuma.* » (Jn 3, 8).

Il s'agit donc de ce pneuma dispersé et non éveillé qui se trouve en tout homme, de cette donation qui se trouve en tout homme.

Cette donation qui se trouve en tout homme, comment peut-elle s'accorder à cette prière ? Tout naturellement, ce qu'il y a en nous de psychique, et même la posture du corps, peuvent avoir référence à la prière. Mais, en premier, ce n'est pas le sentiment qui décide que c'est prière ou que ça ne l'est pas : ceci pour nous aider aussi à situer ce que nous allons chercher.

Donc nous ne faisons pas une histoire du sentiment religieux, même pas une histoire du sentiment chrétien, même pas une histoire du sentiment ou des méthodes de la prière chrétienne au cours des siècles, nous nous questionnons sur ce que veut dire en rigueur dans l'évangile de Jean : prier.

## **Notre parcours à venir.**

Ne vous étonnez pas si cela nous ouvre tout naturellement à ce qui sera notre première lecture : la prière du Christ, la prière que le Christ, au chapitre 17 de Jean, adresse au Père. C'est un texte plutôt difficile, riche, magnifique.

Ensuite, nous verrons comment se situe, dans l'ensemble de l'évangile de Jean, le fait que le Christ prie. Que le Christ ressuscité prie, soit essentiellement prière, cela signifie la même chose que la descente de l'Esprit (la descente du pneuma) en nous. Ceci est en toutes lettres chez Jean.

Puis nous verrons un processus de prière qui prend en compte des phases successives, donc ce sera plus proche d'un parcours que nous connaîtrions mieux dans ses étapes psychiques mêmes. Nous verrons quel est le chemin de prière. Il y a tout cela dans l'évangile de Jean.

Voyez bien d'où nous allons partir, ce que nous demandons.

## **La liberté de l'Esprit.**

Bien sûr nous n'oublions pas de penser que la liberté de l'Esprit – liberté étant le premier mot de l'Esprit de Résurrection – la liberté de l'Esprit est telle qu'on peut conjecturer que nous avons dans le texte de Pierre Michon une des prières les plus authentiques peut-être qui aient été prononcées ces derniers temps. Je dis "peut-être", je ne peux pas l'affirmer, et puis ce n'est pas intéressant.

Nous avons à prendre en compte cette présence insue de l'Esprit de résurrection dont je ne peux pas dire qu'il est ici ou là, mais je sais qu'il est et qu'il est dans l'humanité. Ceci donne une dimension à ce que veut dire prière.

Les deux petits exercices faits aujourd'hui nous aideront à entrer, de bonne façon j'espère, dans les textes que j'ai indiqués.

## Troisième rencontre

### Jn 17, 1-5

## La prière de Jésus

Aujourd'hui, nous allons entreprendre un texte de saint Jean. Je dis cela parce que, la dernière fois, nous avons entrepris des exercices préparatoires, très écartés l'un de l'autre d'ailleurs, puisque le premier nous dépaysait en essayant de penser la prière autrement que nous ne le faisons spontanément. Il était du plus étroit apparemment, du plus enfoncé dans une rigueur étrangère. En revanche, le second portait sur un texte facile, un texte à notre portée et qui, en outre, présentait une prière qu'on serait tenté de caractériser comme une prière de mécréant.

Or justement, cet écartement entre les deux est très important à tenir parce que, très probablement, c'est à la mesure où nous pénétrerons dans la différence de ce que signifie le mot de prière par rapport à nos acceptions usuelles que nous serons libérés d'un certain nombre de préjugés et rendus capables d'entendre de façon positive des choses par rapport auxquelles, peut-être, nous aurions été hâtivement juge et juge sévère. Vous voyez quel était le projet.

Aujourd'hui, nous prenons un texte de Jean.

Pour nous resituer dans le mouvement du premier exercice de la dernière fois, je rappelle, même si on peut le formuler autrement, qu'on peut dire ceci : « La parole précède l'homme ». On pourrait même dire auparavant que « *l'*homme précède *les* hommes ».

« La parole précède l'homme » : je ne sais pas si cette phrase vous dit quelque chose. Elle peut avoir sens dans beaucoup de régions, et toutes sont en un certain sens assez valides.

Nous verrons sans doute que, chez Jean, *le nom* précède la parole. Qu'est-ce que cette parole qui n'est pas celle dont nous avons probablement conscience ?

Déjà à un niveau banal nous avons en général conscience, d'une façon hâtive sans doute, d'être ceux qui parlent, alors que pourtant nous sommes largement parlés, et ceci pour le meilleur et pour le pire : la parole précède l'homme. Et nous retrouverons cette situation-là dans un sens beaucoup plus exigeant.

Donc, toute mon intention est, pour parler sommairement, de vous inviter à faire porter tout le poids de ce qui est le plus *être* (ce qu'il y a le plus) sur la prière. Autrement dit : l'essence de la parole, c'est la prière.

Nous avons dit : la parole précède l'homme. Maintenant nous disons que l'essence de la parole c'est la prière, et que c'est la région du nom, parce que nous aurons à voir que prier est toujours prier "dans le nom" et pas "au nom de". Voilà la direction.

## La prière de Jésus en Jn 17, 1-5.

Le texte de saint Jean que nous allons voir, nous avons eu l'occasion de l'ouvrir à plusieurs reprises. Nous le retrouvons aujourd'hui. Nous en lisons simplement cinq versets. Puis nous allons quitter ce chapitre 17 pour voir successivement d'autres aspects de la prière.

La première prière que nous envisageons ici, c'est la prière du Christ. Ce n'est même pas fondé dans notre esprit pour l'instant. On peut très bien comprendre que, pour étudier la prière chez saint Jean, on examine d'abord la prière du Christ et ensuite la prière des chrétiens. Mais la façon dont nous entendons cela d'entrée n'est pas fondée, n'est pas satisfaisante.

« <sup>1</sup>Jésus, levant les yeux vers le ciel, dit : "Père, l'heure est venue, glorifie ton Fils, que le Fils te glorifie, <sup>2</sup>selon que tu lui as donné l'accomplissement de toute l'humanité, en sorte qu'à tous ceux que tu lui as donnés, il leur donne vie éternelle. <sup>3</sup>Et c'est ceci la vie éternelle, qu'ils te connaissent, toi, le seul Dieu véritable et celui que tu as envoyé, Jésus Christ. <sup>4</sup>Moi, je t'ai glorifié sur la terre en achevant l'œuvre que tu m'as donné de faire, <sup>5</sup>et maintenant glorifie-moi, toi, Père, auprès de toi, de la gloire que j'ai eue auprès de toi avant que le monde fût." » Le verset 6 poursuivra : « J'ai manifesté ton nom aux hommes que tu m'as donnés... »

### 1) Verset 1a : « Jésus, levant les yeux vers le ciel, dit : "Père" »

Nous sommes ici dans des textes qui peuvent paraître ingrats, parce qu'on n'y décèle pas beaucoup de gestuelle, pas beaucoup d'anecdotes, pas beaucoup d'événements. C'était aux chapitres 14, 15, 16, ce que l'on appelle un discours, et c'est ici au chapitre 17 une prière qui est adressée au Père, et c'est pourquoi il faut être attentif au moindre cillement de gestuelle. Ici, c'est justement une gestuelle de l'œil : « *Levant les yeux vers le ciel, il dit : "Père."* »

Nous trouvons ici quelque chose qui peut paraître tout à fait minime et même tout à fait convenu et, en réalité, nous verrons qu'il n'en est rien. Par où commencer pour expliquer ce *lever les yeux vers le ciel* et ne rien oublier de ce qui est important ?

#### a) Le trajet qu'est la prière de Jésus.

Dans un premier temps, on pourrait dire qu'il y a ici le *jet* du regard ou le *trajet* qu'est la prière. La prière est un trajet, un jet et un trajet, c'est-à-dire que c'est ce qui "mesure" – à condition qu'on n'entende pas le verbe mesurer au sens quantitatif de kilométrage – ce qui mesure la différence, la distance entre terre et ciel. Cette distance entre ciel et terre est l'ouverture de l'espace, la verticalité, une direction de l'espace, une dimension de l'espace. Il y a là un trajet.

Nous disons : *jeter un regard*. Nous disons même : *jeter un œil*. Et cependant, l'expression française *jeter un œil* n'égale pas *lever les yeux*. En effet l'œil et le regard disent rigoureusement la même chose dans certaines langues, et ça semble le cas pour les deux expressions *jeter un regard* et *jeter un œil* alors que chez nous l'œil et le regard sont différents : quand nous disons *jeter un œil*, nous jouons car l'expression normale serait : *jeter un regard*.

Que, dans notre chapitre 17, *lever les yeux* soit un trajet se manifeste en ce que ce regard va vers le Père. Aller et venir sont les opérations que le Christ fait, c'est même son œuvre. « *D'où je viens* », « *où je vais* » : « *Je vais vers le Père* » : c'est le verbe venir avec toute l'importance que comporte cette façon de marquer la distance, une différence à partir de quoi ciel et terre prennent sens. Il n'y a pas d'abord : poser le ciel et la terre, tels que, ensuite, on puisse marquer leur distance ou leur différence, c'est la différence qui les pose en regard l'un de l'autre, qui les distingue et qui du même coup est susceptible de les réunir.

Nous sommes ici dans la distance, dans un problème de proximité ou d'éloignement qui sont d'autres qualités de l'espace. Et nous sommes toujours dans la question : « *Où ?* », la question du lieu. Nous verrons que la question du lieu et la question du *nom* sont, du point de vue hébraïque, finalement la même question.

J'ai donc dit que :

- "*vers le ciel*", venir et aller, c'est ce que Jésus dit : sa prière c'est **le dire**.
- "*Je vais et je viens*", c'est ce qu'**il fait**, c'est son comportement, sa posture, sa démarche, son allure exactement.
- Être tourné vers le Père dès l'*arkhê* et demander que cette tournure vers le Père, celle-là même qui était avant que le monde fût, s'accomplisse dans l'eschaton, c'est **l'être** du Christ.

Dire, faire ou être, c'est la même chose. Toute la christité est dans ce trajet, trajet qui ouvre un espace et le maintient comme espace, trajet qui ouvre donc toutes les capacités de penser et de repenser les éloignements et les proximités, y compris la proximité du prochain.

Tout ceci précède les spéculations sur *je* et *tu* qui sont très importantes, mais *je* et *tu* n'est pas ce à partir de quoi nous pouvons partir. *Toi, moi*, les deux petits mots : « *Glorifie-moi, toi* » : il y a du pronom personnel dans cette prière, abondamment. D'où prend-il sens ?

Nous savons bien qu'il ne faut pas partir de notre psychologie pour entendre ce que veut dire le mot de *père* dans ce texte, et de la même manière, il ne faut pas partir de notre idée du sujet ou de l'ego comme sujet, au sens usuel du terme, pour comprendre ce que veut dire *je* et ce que veut dire *tu* dans cette prière. On pressent cela.

## **b) L'expression "lever les yeux" est quatre fois dans l'évangile de Jean.**

Jésus *lève les yeux*. Dans l'évangile de Jean, il y a cinq ou six verbes grecs pour dire voir, observer, parmi lesquels il y a l'expression "lever les yeux" qui se trouve à quatre reprises.

### **1. TROIS FOIS, C'EST JÉSUS QUI LÈVE LES YEUX.**

**Deux de ces trois fois, Jésus lève les yeux vers le ciel** et dans ces deux cas, il s'agit de la prière.

- ici, c'est la demande de sa propre Résurrection.
- le deuxième exemple se trouve au chapitre 11, avant la résurrection de Lazare : c'est l'action de grâces pour la résurrection de Lazare qui n'est pas encore accomplie. Étrange ! Demande et action de grâces sont la même chose, elles sont le sens du don. Seul le don se demande et c'est seulement pour le don qu'on rend grâces. Cela dit la qualité d'espace, la qualité de relation.

La qualité d'espace qui suscite quelque chose comme Père et Fils, c'est le don, comme le *je* et *tu* du Christ s'adressant à son Père. Aussi, le verbe *donner* se trouve-t-il dix-sept fois dans le chapitre 17. Il constitue la teneur même de ce chapitre. Les sujets, les compléments indirects (au datif en grec), les compléments directs changent, s'inversent : peu importe ! La teneur de ce que signifie le verbe *donner*, voué à dire la qualité d'espace de cette page, et aussi la qualité d'espace de ce qui est en question dans cette page – nous verrons comment cela s'appelle – c'est ce qui vient en avant ici dans notre écoute.

**Une troisième fois**, on trouve l'expression *lever les yeux*, au chapitre 6, mais cette fois Jésus lève les yeux et voit la foule qui vient vers lui. **Il lève les yeux sur l'humanité.**

Ces deux *lever les yeux vers le ciel* et *lever les yeux vers la foule*, ne sont pas hasardeusement rapprochés. C'est une constante chez Jean de ne parler de Jésus que comme une relation et non pas comme un sujet qui fait une chose : ne jamais en parler autrement que dans une double relation, dans une relation au Père et dans une relation à la totalité de l'humanité.

On pourrait en donner des exemples nombreux et il y a plusieurs façons de dire cela chez Jean. Celle que nous avons dans notre texte se trouve au verset 5 où le Christ demande de retrouver la gloire qu'il avait auprès du Père : « Glorifie-moi de la gloire que j'avais auprès de toi... » Ça semble tourner, être un retour au même. Mais non, cette demande il la fait « *en tant que je suis l'accomplissement de la totalité de l'humanité* » (d'après le v. 2), c'est-à-dire en tant que « tu m'as remis d'accomplir la totalité de l'humanité », que « *tu as remis la totalité dans mes mains* », autre expression de Jean. « <sup>12</sup> *Et de ceux que tu as mis dans mes mains, je n'en ai perdu aucun.* »

C'est très précisément en tant qu'il est en charge de la totalité de l'humanité qu'il demande cette glorification pour qu'il soit accompli et qu'ainsi se trouve accomplie la parole : « *Faisons l'homme à notre image* » (Gn 1, 26), c'est-à-dire « Faisons l'homme comme notre Fils, ou comme notre présence, ou comme notre gloire », tous ces mots s'égalent. Cette parole n'est pas citée ici mais elle est sous-jacente dans beaucoup de lieux chez Jean et chez Paul.

## **2. LA QUATRIÈME FOIS, C'EST JÉSUS QUI INVITE LES DISCIPLES À LEVER LES YEUX.**

Il y a un **quatrième lieu** où il est question de *lever les yeux*, mais cette fois, c'est une invitation qui est faite aux disciples. Ceci se trouve à la fin du chapitre 4, lorsqu'il dit : « *Levez les yeux.* » De quoi s'agit-il ?

C'est à la fin de l'épisode de la Samaritaine. Les disciples reviennent de la ville : « *Vous dites : encore un quadrimestre et la moisson sera là.* » C'est une façon de voir, la façon des disciples C'est la façon de voir de ceux qui ont "la vue basse". En réalité, si on lève les yeux on voit autre chose. « *Levez les yeux, les champs sont déjà blonds, prêts pour la moisson.* » Il y a un regard qui voit toutes choses dans la lumière de l'eschaton, dans l'espace de l'eschaton, dans l'âge (l'*aïon*) de l'eschaton. Et c'est cet espace qui est en question ici dans notre texte.

## 2) Verset 1b : « Père, l'heure est venue, glorifie ton Fils. »

La suite du texte va nous dire quel est cet espace qui est ouvert.

### a) L'heure.

Jésus dit : « Père, l'heure est venue. » Qu'est-ce que l'heure ? L'heure, c'est la saison, même si chez nous le mot de saison vient étymologiquement du verbe semer – il y a quatre saisons qui ont à voir avec la semaille – ici la saison qui est évoquée c'est la moisson, c'est peut-être même l'unité de la semaille et de la moisson. En effet, ce thème était en question à la fin du chapitre 4 auquel nous avons fait allusion : « en sorte que le semeur se réjouisse en même temps que le moissonneur, <sup>37</sup>car en ceci la parole est vraie : "autre le semeur, autre le moissonneur". »

La saison, ici, c'est l'accomplissement. *Mon heure*, c'est mon être accompli. L'heure de l'arbre, c'est sa floraison ou sa fructification suivant le point de vue que l'on porte par rapport à la semence.

### b) La glorification du Fils.

« L'heure est venue. » En effet : « Glorifie ton Fils » or la gloire est un nom de la résurrection. Nous entendons par là que l'espace en question, l'espace qui s'ouvre, c'est l'espace de résurrection.

« Glorifie ton Fils » : on sait que c'est devenu ensuite presque une redondance puisque *Fils* signifie *ressuscité* ou *habitant de la demeure paternelle*, celle du libre et non de l'esclave., donc tout ce qui tourne autour, qui est développé à travers ces termes qui se réunissent, qui s'imprègnent l'un l'autre lorsqu'ils sont pensés à partir de l'expérience même de résurrection.

Donc « Glorifie-moi comme Fils » dit : « que la Résurrection me manifeste comme Fils ». Glorifier, c'est rendre présent.

### c) La glorification du Nom.

« Glorifie ton Fils » : Nous avons un texte parallèle, puisque Jésus dit au chapitre 12 : « <sup>27</sup>Ma psyché est troublée. Que dis-je ? Père, sauve-moi de cette heure. Mais non, je suis venu pour cette heure, Père, **glorifie ton Nom.** ». » *Fils* et *Nom* sont deux dénominations de Jésus, et même, pourrait-on dire, deux dénominations de même rang.

## 3) « La parole précède l'homme » : la lecture des Valentiniens.

### a) Le thème du Nom. L'homme véritable c'est le Fils un.

Je prendrai tout une séance pour parler du *Nom*, parce que ce terme nous est à la fois très étranger et très essentiel à l'intelligence d'un bon nombre de textes. Nous aurons à voir que le *Nom* n'est justement pas *un* nom. Le *Nom* c'est l'essence de toute possibilité de dénomination. Le *Nom* désigne le propre. Le *Nom* n'est pas *un* nom, comme nous avons dit à propos du pain : le *pain véritable* n'est pas *du* pain ou *un* pain.

De même, il faudrait dire que *l'homme véritable* n'est pas un homme parmi les hommes. *L'homme véritable*, ou la manifestation de *l'homme véritable*, c'est le Fils de l'homme, car le fils est la manifestation de ce qui est en semence dans le père.

Jésus est le Fils de l'homme : il est *l'homme véritable* et il se fait *un homme parmi les hommes* mais cela ne constitue pas son identité ! En effet son identité se manifeste dans la résurrection, or il ne ressuscite pas comme un parmi d'autres puisqu'il ressuscite comme l'unité de l'humanité, comme le *Monogénês* (le Fils-un).

## b) La table des dénominations des Valentinien.

Il y a des anciens qui ont médité de très près ces dénominations et leurs rangs réciproques dans une table des dénominations. C'est très difficile à lire parce que c'est recouvert de ce qui nous paraît être tout un fatras.

1. Il y a en premier<sup>12</sup> le *Monogénês*, qui est le même que l'*Arkhê* et qui est probablement le même que le Nom. Ensuite, nous avons le fractionnement du Nom, donc les dénominations avec des rapports entre les différents noms qui sont :

- soit des rapports verticaux, c'est-à-dire généalogiques comme père-fils ;
- soit des rapports horizontaux de masculin et féminin. Ce sont des couples étant entendu que ces couples sont "essentiellement" masculin-féminin, c'est-à-dire pas seulement époux et épouse mais aussi bien frère et sœur. C'est-à-dire qu'il y a un lieu où l'importance de la différence du masculin-féminin est antérieure à la distinction du couple et de la fratrie.

2. Par exemple, la première dénomination qui vient de *Monogénês* c'est **Logos**, qui, du point de vue de son origine paternelle, peut être nommé par le Nom également. C'est pour cela que les dénominations ne sont pas des individus clos. Mais ce ne sont pas non plus des universels dans notre sens.

Il y a là un problème essentiel à la lecture de l'Évangile car la question essentielle de la lecture de l'Évangile c'est : qu'est-ce que le Christ vient faire là, quelle est sa place qui est de n'être ni l'universel dans notre sens, ni un singulier dans notre sens ? Jésus fait allusion à cela : « *Il vous est bon que je m'en aille, sinon je ne viens pas dans ma dimension de pneuma* » (d'après Jn 16, 7). Et la dimension de pneuma, c'est la dimension de la plénitude des dénominations.

3. À la génération issue de Logos (la Parole) on a **Anthropos (l'Homme)**. C'est une autre façon de dire que la parole précède l'homme. Nous trouvons un lieu où se trouve la phrase énigmatique que je vous ai dite au début de notre rencontre, en précisant qu'elle pouvait être entendue dans bien des régions : la parole précède l'homme. Elle se trouve ici, située dans cette table des dénominations.

À chacun de ces noms masculins (*Monogénês*, *Logos*, *Anthropos*...) correspond l'aspect féminin. C'est-à-dire que la façon dont on est un est une articulation autre lorsqu'il s'agit du rapport masculin-féminin et du rapport père-fils. Les articulations syntaxiques des noms sont donc les liens familiaux. La symbolique des liens familiaux est beaucoup plus importante que

<sup>12</sup> Ce paragraphe et les suivants développent la pensée gnostique valentinienne. Voir le message sur "la gnose valentinienne" et aussi "l'arbre généalogique de la gnose chrétienne" dans le tag "gnostique" du blog..

l'actif et le passif de nos verbes, ou que le sujet et le complément. Nous sommes ici dans une table qui n'est pas inerte. D'ailleurs cette table est toujours, chez les anciens, un récit.

– À *Monogénês* qui est masculin correspond *Aléthéia* (la Vérité) qui est un nom féminin.

– À *Logos* correspond *Zoê* (la Vie).

– À *Anthropos* (l'Homme) correspond *Ekklesia*, c'est-à-dire l'humanité convoquée, appelée. En effet d'après la Genèse : « Dieu dit : "Faisons l'homme (*anthropos*) à notre image" ... mâle et femelle il les fit » », et saint Paul a très bien compris que l'homme dont il est question c'est le Christ ressuscité, et que l'accomplissement de cette parole, c'est le couple du Christ ressuscité et de son épouse l'*Ekklesia*, c'est-à-dire l'humanité convoquée en lui.

### **c) L'intervention de Christos / Pneuma dans le récit gnostique.**

Tous les noms précédents sont mis dans un récit. Au cours de ce récit, à la suite de l'aventure de Sophie (la Sagesse) les noms se trouvent déchirés, désunis, et alors intervient le couple Christos / Pneuma. En effet pneuma est considéré comme un nom féminin puisque ce mot qui est neutre en grec correspond au mot hébreu *rouah* qui est féminin.

Le Christos, qui est précisément oint de Pneuma, a une fonction très précise dans ce récit : reconduire la multiplicité turbulente des dénominations dans leur unité première, manifestant ainsi celui qui est le "fruit" de tout le Plérôme, et faire apparaître la lumière : c'est l'accomplissement de « *Lumière soit* » dans la dimension de résurrection. Et pour cela, il faut que le Pneuma enseigne les autres noms, leur apprenne à ne pas se tenir distincts et étrangers les uns des autres, mais à s'unir dans une *eucharistia*, et il leur apprend à eucharistier.

### **d) L'eucharistie christique précède notre propre eucharistie.**

Ce qui se passe ainsi dans la région du Nom accompli et constitue l'eucharistie christique, et ceci précède absolument le mot eucharistie au sens où ce mot est un nom pour dire notre prière.

On a cette distinction dans les premiers textes de Paul : distinction unifiante entre *eulogia* et *eucharistia* en grec, c'est-à-dire bénédiction et eucharistie, ce qui correspond sans doute à *berâkâh* et *tôdâh* en hébreu. Ces mots disent la qualité d'espace de don qui est évoqué ici.

Et le bruissement des noms lorsqu'ils sont en accord constitue la dimension de gloire du Christ, constitue la louange qui nous précède et à laquelle nous sommes convoqués.

Pour nous, prier ne sera jamais rien d'autre – et c'est beaucoup plus que ce que nous en pensons – ne sera jamais rien d'autre que d'accéder à l'espace de l'eucharistie qui nous précède, qui est l'eucharistie christique.

### **e) L'espace préexistant de louange ouvert par le Sanctus.**

Du reste, dans notre propre Eucharistie, l'espace de la louange est annoncé en premier dans le Trisagion : « *Hagion, hagion, hagion (sacré, sacré, sacré)* » – que nous traduisons : « Sanctus, sanctus, sanctus ». C'est le champ même de l'espace qui est ouvert au chapitre 6 d'Isaïe : « *Le ciel et la terre sont emplis de ta gloire, hosanna au plus haut des cieux* » et emplir est un mot du pneuma.

Tout ceci se réfère à l'évocation des Rameaux : de façon tout à fait inconsciente, puisqu'on est inconscient de tout ce qui se passe dans le moment de la Passion, les disciples acclamaient le Christ avec des rameaux, mais cela persiste après la Résurrection, et ne peut être lu dans son sens qu'en référence à l'Écriture et à ce geste d'acclamation lors de l'entrée royale dans la Jérusalem neuve qui est *le lieu*.

« **Béni** soit celui qui **vient** dans le **Nom** » : tous les mots de cette phrase, dont les références bibliques sont très claires, ouvrent l'espace préexistant de louange.

C'est pourquoi, dans nos Eucharisties, la préface qui introduit à la prière eucharistique dit que nous pouvons être associés à cet espace de louange qui est celle des habitants des cieux, à quoi sont convoqués les habitants de la terre : « C'est pourquoi, avec les anges et tous les saints, nous proclamons ta gloire, en chantant d'une seule voix : "Saint, saint, saint..." ».

#### 4) Lecture des versets 1c – 4.

Revenons au chapitre 17.

« *Glorifie ton Fils, ce qui est que le Fils te glorifie* ». Nous avons ici, non pas simplement un lieu christophanique, mais un lieu proprement théophanique à la mesure où la manifestation de Jésus comme Fils est la manifestation du Père : s'il est manifesté comme Fils, cela veut dire qu'il y a Père. Car il n'y a rien d'autre à voir que la manifestation du Père. N'est visible que ce qui se donne à voir de lui, que ce qui peut se donner à voir de lui : donc c'est le Fils, mais c'est la présence du Père. Ce thème va être évoqué tout au long du chapitre 17.

« ...<sup>2</sup>*Selon que tu lui as donné d'être l'accomplissement de toute l'humanité* – il n'est jamais question de Jésus comme d'un homme singulier, mais toujours dans sa relation à toute l'humanité – *afin qu'à tous ceux que tu lui as donnés, il leur donne vie éternelle* – le mot de *vie éternelle* intervient ici – <sup>3</sup>*car c'est ceci la vie éternelle, qu'ils te connaissent, toi le seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ.* » La définition de la vie, ou vie éternelle, se fait par le verbe connaître, qui est un verbe majeur chez Jean. « *Toi le seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ* » : pour le moment, le rapport qui existe entre les deux n'est pas dit, mais cela va être développé dans un des thèmes de ce chapitre 17.

« <sup>4</sup>*Moi, je t'ai glorifié sur terre* – nous avons une reprise au verset 6 : « *J'ai manifesté ton nom aux hommes* » c'est-à-dire : « Je me suis manifesté comme ton nom ». C'est le même, mais qui se dit au verset 4 : « *Moi, je t'ai glorifié sur terre* », en quoi ? Précisément, ce qui était appelé *l'heure* au verset 1 est appelé maintenant *l'œuvre* – *en achevant l'œuvre que tu m'as donné de faire.* » Le verbe donner resurgit ici. Qu'est-ce que l'œuvre ?

L'œuvre c'est simultanément, chez saint Jean, deux choses :

- d'une part, c'est la mort-résurrection du Christ,
- d'autre part, c'est l'accomplissement de l'humanité.

Même si nous ne voyons pas très bien en quoi la mort-résurrection du Christ a à voir avec l'accomplissement de la totalité de l'humanité, la première chose à faire, c'est d'apercevoir que, pour Jean, cela dit la même chose. Pour le texte que nous essayons d'entendre, cela dit la même chose. Et tant que nous n'entendons pas que c'est la même chose, nous ne sommes pas au texte.

## Entendre le non-dit.

Avant de vouloir s'arrêter à ce que j'ai compris du texte pour pouvoir le redire, première chose : repérer comment ça se tient dans le texte, et non pas quel bruit ça fait chez moi tout de suite ! En effet être au texte, de même qu'être en dialogue, c'est entendre le non-dit ou le silence à partir de quoi des choses dites se tiennent ensemble. Or elles se tiennent ensemble chez mon interlocuteur bien avant qu'elles ne se tiennent ensemble chez moi. D'ailleurs peut-être ces choses se tiennent autrement chez moi, ce qui, par rapport au dialogue, est une chose très importante. Entendre, c'est d'abord entendre le silence, c'est à dire le non-dit à partir de quoi le dit se tient. Il faut la patience d'entendre la phrase jusqu'au bout. Cela peut durer une vie, par exemple pour entendre la phrase secrète de quelqu'un. C'est ce qui interdit d'ailleurs qu'aussitôt je l'arrête en lui disant : « Moi je ne pense pas comme cela. » Une des vertus fondamentales du dialogue, c'est l'attente : attendre, tendre à... sans trop s'attendre à... Parce qu'attendre peut être attendre je ne sais quoi, tandis que s'attendre à, on s'attend toujours à quelque chose.

## 5) Verset 5.

« <sup>5</sup> *Et maintenant glorifie-moi, toi, Père, de cette gloire que j'ai eue auprès de toi avant que le monde soit.* »

On a un apparent retour qui n'est pas un retour stérile, qui est un retour où se manifeste à la fois l'identité et la différence de la semence et du fruit.

Tous les thèmes johanniques sont convoqués dans un texte comme celui-ci. Tout ce que nous avons appris se retrouve confirmé. Et ce texte-là a besoin, pour être entendu, que nous ayons gardé en mémoire beaucoup de choses.

S'il s'agit de s'approcher, l'approche est du plus profond de l'un au plus profond de l'autre. En fait cela n'a pas beaucoup de sens pour nous, parce que le plus profond de moi-même, je ne le sais pas. Mais dans le cas où il s'agit d'approcher la parole de Dieu, le plus profond de moi-même et le plus profond de l'autre, je sais que c'est le même, puisque la volonté de Dieu est ma volonté authentique. Donc en moi il y a *je* et *je*, et le *je* que je sais n'est pas l'expression totale du *je* que je suis. En effet le *je* que je suis en vérité est constitué par un *avoir été* et un *avoir à être* qui sont le même.

Or *avoir été* et *avoir à être*, cela a un sens dans un certain rapport de temporalité et cela a un autre sens dans le rapport de l'*arkhê* (qui n'est pas le commencement) à l'eschaton. La différence entre l'*arkhê* et le commencement c'est qu'après le commencement ce n'est plus le commencement, dans l'histoire, tandis qu'après l'*arkhê* c'est encore beaucoup plus l'*arkhê*. En effet l'*arkhê* est ce qui ouvre et continue à régner dans ce qui est ouvert. Vous avez ici la définition du mot *arkhê* qui est le premier mot de l'évangile de Jean.

D'autre part j'ai parlé d'eschaton, en fait même si ce mot se trouve parfois chez saint Jean, il emploie plutôt le mot *téléiosis* qui signifie la perfection au sens de faire pleinement, d'achever.

## Conclusion.

Voilà ces cinq versets qui sont la prière consistante, la prière subsistante, la prière à quoi je peux, éventuellement, être agrégé. Je peux être évoqué ou invoqué, pour entrer dans cette invocation qui me précède.

Car je vais vous le dire secrètement : il n'y a que Dieu qui parle à Dieu, oui c'est son Logos, et nous prenons part à ce *parler-là*. Nous avons notre part, et cela constitue, du reste, notre être le plus intime.

Évidemment, nous sommes orientés ici dans une direction qui est très loin d'un examen des attitudes de la prière, de savoir comment cela se passe psychologiquement, toutes les questions que nous posons autour de la prière : peut-on prier pour les morts, peut-on prier pour quelqu'un, faut-il prier en chantant, faut-il prier assis ou debout, est-ce que la prière est efficace parfois, est-ce qu'elle ne l'est pas d'autres fois, toutes ces questions usuelles sur la prière sont ici hors de mise. Je ne veux pas dire qu'elles sont nulles. Mais nous ne partons pas de là. Nous partons de ce que nous avons essayé de penser.

## Projet pour la suite des rencontres.

Justement, le rapport de la prière du Christ et de notre prière est la question qui va venir aussitôt. Nous ouvrirons des textes qui seront puisés dans les chapitres 14, 15, 16 qui précèdent ce chapitre 17 où il est question abondamment de la prière. Nous verrons comment la prière dénomme un moment constitutif de l'être christique : christique en Christ et en nous, en prenant le mot "moment" au sens de "aspect".

Ensuite nous verrons précisément la prière dans son cheminement, c'est-à-dire le cheminement de ce qui suscite et ouvre le chemin de prière, cheminement que Jean a étudié de très près : le rapport de la prière et de la recherche, le rapport de la prière et du trouble, le rapport de la prière et de la question : qu'est-ce que la question chez Jean ?

En effet nous avons tout ce processus :

- il commence par le trouble (*taraxis*),
- il va du trouble à la mise en mouvement, en recherche (*zêtêsis*). Mais que veut dire la recherche ?
- la recherche se transforme en question : *érôtaô* (je demande ou je questionne).
- et enfin cela se tourne en prière (*aîtêsis*). C'est là qu'on trouve la prière proprement dite.

Nous avons ici un chemin qui est repris à plusieurs endroits chez Jean et qui constitue une structure de pensée.

Voilà, en gros, les espaces qui nous sont ouverts. À la suite de quoi nous reviendrons à ce chapitre 17 pour le continuer si nous avons le temps.